Le 10e bataillon de Chasseurs à Spickeren - pages 11- 23- Extrait de Récits de guerre, combats de l'armée du Rhin (1870) – Auteur : Louis Yvert (18..-19..) publiciste militaire – Editeur : Paris – Librairie de Firmin-Didot et Cie imprimeurs de l'institut – 1893 - Sources : gallica.bnf.fr/BnF – droits : domaine public – saisie 2023

Le 10e BATAILLON DE CHASSEURS

A SPICKEREN

6 août 1870

Le 6 août, après une marche de nuit exécutée sous une pluie battante, la division **LAVEAUCOUPET** (3e du 2e corps), composée des brigades **DOËNS** (10e bataillon de chasseurs, 2e et 63e de ligne) et **MICHELER** (24e et 40e de ligne), s'établissait, en prévision d'une attaque des Allemands, autour du village de Spickeren, dont elle occupait les hauteurs, formant ainsi la droite de notre armée.

Dès son arrivée sur le terrain, le général de **LAVEAUCOUPET** répartissait, sur la ligne des crêtes, la brigade **MICHELER**, conservant comme grande réserve la brigade **DOËNS**, qu'il établissait en seconde ligne, dans le vallon allongé qui s'étend en arrière de Spickeren. Les trois batteries divisionnaires étaient également tenues en réserve, prêtes à être portées sur le point menacé.

Devant la gauche des positions occupées par la brigade **MICHELER**, se dressait un contrefort rougeâtre en forme d'éperon, désigné communément sous le nom du *Rotheberg*. Ce contrefort, faisant saillie dans l'immense vallon qui s'étendait jusqu'aux pentes de l'*Exercice platz* de Sarrebruck, était, eu égard à sa situation dominante et en flèche, d'une grande importance, car on pouvait de là balayer, de feux plongeants, le terrain à droite et à gauche, et battre en face le vallon ainsi que la route de Sarrebruck. Aussi, le premier soin du commandant de la 3e division fut-il de le faire occuper, et dès six heures du matin le Rotheberg recevait, comme défenseurs, le 10e bataillon de chasseurs et la 13e compagnie du 3e génie qui, dès son arrivée, commençait à établir une tranchée-abri en forme de croissant, enveloppant toute la crête de l'Éperon.

Dans cette tranchée, furent immédiatement installées deux compagnies du 10e bataillon, soutenues par la 1re section de la 8e batterie du 15e d'artillerie. Cette faible troupe était, on peut le dire, l'extrême pointe d'avant-poste des lignes françaises et la première à recevoir le choc des masses allemandes.

Cependant, l'ennemi n'avait pas encore donné, vers neuf heures du matin, grand signe de vie ; on savait seulement que, dès l'aube, il avait franchi la Sarre, et ses colonnes étaient signalées, depuis longtemps, à nos postes avancés. Vers dix heures, l'avant-garde de la 14e division d'infanterie allemande, commandée par le général Von **FRANÇOIS**, atteint Sarrebruck, traverse rapidement cette ville et vient se former en arrière du terrain qui la séparé du Rotheberg ; 24 pièces de canon appuient ce mouvement, également éclairé par une nombreuse troupe de cavalerie.

La tranchée-abri de l'Éperon est à peine terminée, quand apparaissent, à moins de 150 mètres, les schapskas à pompon noir et blanc des uhlans et les colbacks à flamme rouge des houzards prussiens.

Les braves petits *vitriers* du 10e lâchent aussitôt pelles et pioches, saisissent leur chassepot et commencent sui cette audacieuse cavalerie un feu précipité et nourri, qui l'oblige à déguerpir promptement des pentes du Rotheberg. Cinq minutes ne se sont pas écoulées qu'elle a disparu sous le couvert des bois, son refuge ordinaire.

Bientôt, de nombreux hourras et les cris rauques et répétés : *Forværts*! (En avant) se font entendre dans les fonds boisés, et, à travers les éclaircies de feuillage, chasseurs voient étinceler les armes et

reluire les casques à pointe d'une forte colonne d infanterie prussienne, qui débouche à son tour avec la plus grande résolution et se jette sur les pentes de l'Éperon. Cette vigoureuse offensive est appuyée par une puissante canonnade, dont les projectiles arrivent de plein fouet sur le Rotheberg et criblent nos soldats d'obus. Cependant, les chasseurs ne bronchent pas, et dès que les fantassins allemands paraissent, ils les accueillent par des salves de mousqueterie, que domine, fière et stridente, la chanson de marche du 10e bataillon :

L'dixièm' bataillon,
Commandant Mac-Mahon,
N'a pas peur du canon,
Nom de nom !

Malgré les sillons sanglants que tracent dans leurs rangs le feu redoublé de nos chassepots, le 39e prussien s'avance comme à la parade, gravit la pente de l'Eperon et semble vouloir aborder la crête extérieure de la tranchée-abri. Mais la fusillade est tellement intense de notre côté, que l'effort de ce régiment s'arrête à mi-pente de l'escarpement et que ses compagnies, broyées, brisées, disloquées, roulent au bas de la montagne et se blottissent comme des taupes sous les blocs énormes et rougeâtres qui sont au pied du Rotheberg.
Là, dérobées à la vue de nos troupes, elles attendent de nouveaux renforts et demandent au canon, suivant leur habituelle tactique, ce que la fusillade et la baïonnette n'ont pu leur donner.
Des batteries ennemies s'établissent alors de tous côtés, et leur multiple action se concentre sur l'Éperon, qui est sillonné par une véritable tempête d'obus. Notre artillerie essaie de riposter ; mais, très inférieure en nombre, d'un calibre insuffisant, elle est vite réduite au silence et les quatre pièces qui ont soutenu le 10e bataillon dans sa brillante défense, ayant perdu les trois quarts de leurs chevaux, et plus ou moins mises hors de service, se reportent en arrière, laissant à l'infanterie seule le poids d'une défense devenue de plus en plus difficile.
Pendant une heure, le 10e bataillon se trouve sous la plus effroyable averse de projectiles que l'on puisse imaginer : il tombe sur l'étroite crête qu'il défend un obus par seconde environ ; aussi la première tranchée n'est-elle plus tenable.
On ne voit plus rien, tellement la fumée est intense, et chaque chasseur, s'abritant de son mieux, attend, pour tirer, la première éclaircie.
C'est alors que le général Von **FRANÇOIS**, qui a reçu de nombreux renforts, se prépare à tenter de nouveau l'escalade de notre forte position. Au 39e prussien sont venus se joindre le 74e et un régiment de grenadiers royaux ; à la tête de ces troupes, et avec une valeur bien digne de la race française dont il descend, le général Von **FRANÇOIS** se précipite le premier à l'assaut, suivi des régiments de sa brigade qui, tout en grimpant, ouvrent un feu des plus violents, que soutient avec plus d'énergie que jamais une intense canonnade. Les chasseurs du 10e ne se laissent pas démonter ; ils rendent coup pour coup, et leur brave chef de bataillon, le commandant **SCHENCK**, les encourage par son mâle exemple. Debout, au milieu d'eux, il leur crie : « Tenez bien, mes enfants ! et surtout ne perdez pas une balle. »
Malheureusement, les cartouches viennent à manquer aux héroïques défenseurs de l'Eperon, et les Prussiens qui s'en aperçoivent redoublent leurs efforts et parviennent à déboucher en masse sur la tranchée. Là, ils sont reçus à l'arme blanche ; un long cri vibre dans les rangs du 10e bataillon : *A la baïonnette* ! On se bat corps à corps. Le commandant **SCHENCK**, toujours au plus épais de la fumée, anime ses hommes par sa froide intrépidité ; trois fois, il décharge à bout portant les cartouches de son revolver, qui renversent chaque fois des fantassins ennemis. Mais il ne reste plus

dans la tranchée qu'une centaine de chasseurs, entourés par plusieurs milliers de Prussiens. Ce serait folie de résister, il faut enfin battre en retraite et s'ouvrir un passage de vive force.

« En avant, mes chasseurs ! s'écrie le commandant, suivez-moi ! » et l'épée haute, il se rue sur les rangs ennemis. Les chasseurs s'élancent à la suite sous cette furieuse poussée, et refoulent violemment les Allemands. Une nouvelle colonne débouche alors et, une fois encore, barre la route à nos soldats. Le commandant s'élance de nouveau contre cette nouvelle troupe, mais, en l'abordant, il tombe grièvement blessé et disparaît au milieu des rangs ennemis.

A cette vue, le capitaine **GRANDMANGE** prend le commandement et, suivi par la poignée survivante des défenseurs de la tranchée, il se fraie, à l'arme blanche, un sanglant passage, qui lui permet de rejoindre avec ses hommes le gros du bataillon, qui s'est replié dans une seconde tranchée dominant la première.

De ce second point d'appui, le 10e bataillon, rallié par son nouveau chef, commence, avec ce qui lui reste de munitions, un feu d'enfer, qui contraint les Allemands à se replier à leur tour. Beaucoup d'entre eux dégringolent le Rotheberg, poursuivis par les balles des chassepots. A ce moment critique, le général Von **FRANÇOIS** fait avancer le régiment de grenadiers prussiens, qui se tenait à sa droite, et parvient, au prix de mille efforts, à lui faire atteindre le sommet du plateau ; il se place courageusement à sa tête et s'élance contre notre deuxième position. Sa bravoure demeure inutile : frappé de cinq balles, il tombe mortellement blessé, et notre feu écrasant rend impossible toute attaque de ce côté, du moins pendant trois heures encore.

Malheureusement, vers six heures du soir, notre gauche (division Vergé), ayant été obligée à la retraite par suite d'un mouvement tournant, et, à notre droite, l'ennemi ayant réussi, grâce à ses nombreux renforts, à occuper les bois qui de tous côtés environnent le plateau de Spickeren et l'éperon du Rotheberg, le 10e bataillon, pour éviter d'être cerné, doit à son tour abandonner la position qu'il avait, huit heures durant, si vaillamment défendue. Rallié au gros de la division vers trois heures du soir, il fut désigné par le général **LAVEAUCOUPET** pour soutenir la retraite, que les Prussiens, harassés, exténués, n'osèrent pas, du reste, inquiéter.

Les pertes de cet intrépide bataillon dans cette sanglante et glorieuse affaire avaient été cruelles : trois officiers avaient été tués, MM. **LAMBERT**, capitaine, **DEVAUT**, lieutenant, et **BRUAND**, sous-lieutenant. Sept avaient été blessés : MM. **SCHENCK**, commandant du bataillon ; **ELIET**, adjudant-major, **PITHOIS** et **FORGET**, capitaines ; **GIRARDOT** et **PERRET**, lieutenants, et **SAVOYE**, sous-lieutenant. Parmi ces derniers, quatre étaient tombés aux mains de l'ennemi : MM. **SCHENCK, ELIET, GIRARDOT** et **SAVOYE**. La troupe, de son côté, comptait 215 sous-officiers, caporaux et chasseurs tués, blessés ou disparus.

On peut donc juger, par ces chiffres éloquents, combien avait été grand l'héroïsme du 10e bataillon de chasseurs et quelle admirable résistance il avait su opposer, pendant toute une journée, à des forces quintuples des siennes et soutenues par une formidable artillerie. Aussi, ne saurons-nous trop le répéter, quels résultats considérables aurait-on pu obtenir avec de pareilles troupes, si on avait su ou plutôt voulu en tirer parti !

****